



Chapitre d'actes

1999

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## Le positivisme et la psychologie

---

Engel, Pascal

### How to cite

ENGEL, Pascal. Le positivisme et la psychologie. In: Positivismes: philosophie, sociologie, histoire, sciences. A. Despy Meyer et D. Devriese (Ed.). Turnhout. Bruxelles : Brepols, 1999. p. 121–134. (De diversis artibus) doi: 10.1484/m.dda-eb.5.113165

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:5057>

Publication DOI: [10.1484/m.dda-eb.5.113165](https://doi.org/10.1484/m.dda-eb.5.113165)

## LE POSITIVISME ET LA PSYCHOLOGIE

Pascal Engel

Université de Caen et Institut Universitaire de France

in A. Despy Meyer et D. Devriese, eds, *Positivismes, philosophie, sociologie, histoire, sciences*, Brepols, Bruxelles, 1999, 121-134

L'image reçue de l'attitude du positivisme par rapport à la psychologie n'est pas bonne, et elle est quelque peu contradictoire. D'un côté on aime à rappeler que le positivisme comtien a prononcé une oukase contre la psychologie et a peut-être été, en France du moins, responsable d'un certain retard de l'avènement de la psychologie expérimentale. De l'autre l'attitude du positivisme viennois, l'autre pôle majeur de la doctrine, semblait *a priori* plus favorable à cette discipline, puisque le positivisme de Mach, dont il est en grande partie issu, accordait une place importante à la psychologie sous sa forme empiriste et associationniste. Mais précisément pour cette raison, il a été accusé, aussi bien par les phénoménologues que par les membres du Cercle de Vienne du péché de "psychologisme". En sorte que le positivisme, si on le considère sous ses deux figures, semble avoir enterré la psychologie deux fois: d'abord comme science, puis comme responsable de ce que Husserl considérait comme l'erreur philosophique par excellence, celle qui consiste à s'en tenir à l'"attitude naturelle". Je voudrais ici essayer de montrer, quoique de manière trop schématique, que le positivisme n'est pas coupable de ces péchés et de ces confusions, et qu'il a eu, en particulier sous sa forme viennoise, une attitude au contraire très complexe et nuancée vis à vis de la psychologie, non seulement parce que les thèses positivistes elles-mêmes ont considérablement évolué de Comte au Cercle de Vienne, mais aussi parce que la science psychologue elle-même a considérablement changé entre la publication du *Cours de philosophie positive* en 1830 et l'époque où le positivisme logique a jeté ses derniers feux, dans les années 1950. Ma thèse principale sera la suivante. La psychologie est devenue science à partir du moment où elle s'est donnée pour but la mesure du comportement et des facultés mentales, à travers l'outil essentiel qu'ont constitué les statistiques, la théorie de la probabilité et de la mesure. Même si un grand nombre de philosophes qu'on peut rattacher globalement aux idées positivistes ont

reconnu ce fait, ils l'ont en partie occulté en souscrivant à leur doctrine selon laquelle une science authentique doit produire ce que Comte appelait des "lois des phénomènes" et en recherchant dans les sciences la formulation de lois déterministes. Il en résulte que plus ils ont admis l'importance des probabilités, plus ils se sont éloignés de l'une des inspirations fondamentales de leur doctrine. Il y a donc eu une tension entre l'idéal d'une science à la recherche de lois et la reconnaissance du caractère seulement probable et statistique de certaines phénomènes. Je suggérerai aussi une seconde thèse. Le positivisme s'est conçu, à l'origine et jusqu'à Mach, comme une forme de naturalisme, visant à placer les phénomènes humains, et notamment psychologiques et sociologiques, au sein des régularités naturelles, au sein d'un programme d'unification des explications des sciences naturelles et des explications des sciences dites "morales" ou "de l'esprit". Les viennois ont admis ce naturalisme, mais ils l'ont en grande partie désamorcé par leur doctrine selon laquelle une "logique de la science" doit seulement analyser les significations des énoncés scientifiques, et distinguer nettement aussi bien les énoncés analytiques des énoncés synthétiques que le contexte de justification et le contexte de découverte. Si on abandonne ces dualismes, il devient possible de revenir à ce qui constituait le naturalisme de Stuart Mill et de Mach, et à l'idée qu'une théorie psychologique de la connaissance n'est pas une entreprise totalement vaine. C'est ce que font aujourd'hui les sciences "cognitives", qui constituent, à bien des égards, l'avatar contemporain du psychologisme naturaliste de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Et ce projet paraît porteur d'une "nouvelle alliance" entre psychologie et théorie de la connaissance.

### *I. Positivisme comtien et positivisme "fin-de-siècle"*

Comme on le sait, Comte, dès la première leçon du *Cours*, prononce une fin de non recevoir contre la psychologie conçue, à la manière des idéologues, comme une physique de l'esprit humain qui reposerait cependant sur la méthode introspective. Reprenant un argument qui se trouve déjà dans la *Dioptrique* de Descartes, et plus lointainement chez Thomas d'Aquin, il dénonce ce que l'on appelle aujourd'hui le sophisme de l'homoncule: si l'esprit pouvait s'observer lui-même et se dédoubler, il aurait besoin encore d'un autre esprit, ou d'un autre regard, pour s'observer s'observant, et ainsi de suite. Il s'ensuit qu'il n'y a, selon lui, que deux points de vue par lesquels on puisse étudier l'esprit humain: d'une part le point de vue statique, qui consiste à étudier les fonctions du cerveau, ce qui réduit

une possible psychologie à la physiologie, et donc à tout autre chose qu'une science du sens intime ou des faits de conscience du genre de celle qu'envisageait, à la suite des idéologues, Maine de Biran, et d'autre part le point de vue dynamique, qui consiste à étudier l'esprit du dehors et non plus de l'intérieur, dans ses oeuvres et ses institutions. En définitive, selon ce point de vue dynamique, la seule vraie psychologie est en fait une sociologie et une histoire, en particulier une histoire des sciences, et non pas une science de l'individu fondée sur des faits de conscience individuels, par définition évanescents et qui par là-même ne peuvent acquérir le statut de *faits*.

Tout ceci est bien connu. Ce qu'on remarque moins souvent, à mon avis, est le lien entre cette attitude négative de Comte vis à vis de la psychologie introspective, qui ne peut acquérir le statut de science expérimentale, et son attitude vis à vis de la théorie des probabilités et des statistiques. Contrairement aux mathématiciens du XVIIIème siècle, comme Bayes, ou aux théoriciens des Lumières, comme Condorcet ou Laplace, pour qui la théorie des probabilités était, selon la formule célèbre, "le bon sens réduit au calcul", ou même ses quasi-contemporains, comme Poisson, Comte ne croit pas au calcul des probabilités.

"L'approbation irrationnelle accordée au soi-disant calcul des chances suffit à convaincre tous les hommes de bon sens combien son absence de contrôle a été une insulte à la science. Combien serait étrange la dégénérescence si la science du calcul, le domaine où le dogme fondamental de l'invariabilité de la loi advient en premier lieu, devait terminer son long progrès en spéculations qui invoquent l'hypothèse de l'absence complète de loi."

Ici est l'objection de Comte: le calcul des probabilités nous prive de lois invariables. On peut comprendre ses raisons: elles tiennent non seulement à des préjugés sur la nature des mathématiques, mais aussi à la conception fondamentale du positivisme selon laquelle la science est science de lois. Le lien entre la critique de la psychologie introspective et cette critique du calcul des probabilités tient au fait que la première comme la seconde sont incapables de parvenir à de vraies lois.

Formulée au début d'un siècle qui mettra durant toute sa seconde partie le hasard et les statistiques au centre de la science<sup>1</sup> cette position paraît parfaitement rétrograde. On dira certes que Comte ne pouvait connaître ces développements, qui sont ultérieurs à la formation de sa pensée. Mais il n'ignorait pas les travaux de Condorcet, de Laplace, de Poisson, et l'*Exposition de la théorie des chances et des probabilités* de Cournot date de 1843.<sup>2</sup> Elle l'est d'autant plus que tout le progrès de la psychologie expérimentale est venu, notamment à partir de la psychophysique

de Fechner et de l'étude des variations de l'intelligence Galton, du modèle des statistiques, lequel avait précisément été employé par Quételet pour sa conception de l'homme moyen, que Comte réprouvait.

Je pense que ce n'est pas un hasard si l'autre branche du positivisme, le positivisme empiriste issu de Hume, dont Stuart Mill est la figure essentielle, a adopté une attitude tout autre vis à vis de la psychologie. Tout d'abord, le positivisme millien est associationniste, et vise à énoncer des lois de l'esprit (les lois d'association). D'autre part il est, dans une large mesure, conscient de l'importance de l'usage des probabilités et des statistiques dans les sciences morales. Je dis largement, parce que la question n'est pas claire. Mill se voulait disciple de Comte, et dans la première version du *Système de logique*, il déclare: " Il faudrait des données très fortes pour persuader une personne rationnelle que par un système d'opérations sur des des nombres, notre ignorance pourrait se transformer en science." Mais il ajoute que "que c'était sans doute cette étrange pression qui a conduit un penseur profond, M. Comte, à adopter la thèse contraire en rejetant cette doctrine unilatéralement, en dépit du fait qu'elle reçoit une vérification quotidienne dans la pratique des assurances et d'une grande masse d'expérience positives." Mais Mill enlève cet énoncé de sa seconde édition. Et surtout, dans la section sur les sciences morales, il propose d'inclure la psychologie parmi les sciences morales, et il soutient qu'elle peut parvenir à des "lois de l'esprit". Mais ces lois sont seulement des généralisations *probables*, et soumises à des exceptions. En ce sens ces lois sont approximatives, comme le sont celles de la science des marées.<sup>3</sup> En fait Mill critique précisément Comte pour avoir réputé chimérique la psychologie. "Je regarde comme une erreur de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique, et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données de la physiologie. Si imparfaite que soit la science de l'esprit, je n'hésiterai pas à affirmer qu'elle est beaucoup plus avancée que la partie correspondante de la physiologie, et abandonner la première au profit de la seconde semble être une véritable infraction aux véritables règles de la philosophie inductive."<sup>4</sup> Mill renverse donc la position de Comte doublement : il admet l'existence de lois qui sont seulement des généralisations statistiques et relatives à l'énoncé de circonstances spéciales (ce que l'on appelle aujourd'hui des lois *ceteris paribus*) et il admet que de telles lois peuvent bien valoir en psychologie, en sociologie et dans les sciences morales en général. Il anticipe en cela la position qu'auront la plupart des psychologues expérimentaux à la fin du XIXème siècle, quand ils intégreront les généralisations statistiques comme essentielles à leur science.

En effet, le positivisme de la fin du XIX<sup>ème</sup> a suivi la voie de Mill plutôt que celle de Comte. Les fondateurs allemands de la psychologie expérimentale, Wundt, Helmholtz, Galton, Fechner, introduisent la mesure et les statistiques dans les phénomènes humains. Alors que Kant, dans ses *Fondements métaphysiques de la science de la nature* avait rejetés comme non mathématisables les phénomènes du sens interne, les psychologues allemands admettent que les nombres peuvent s'appliquer à ces phénomènes. La psychophysique de Fechner est à cet égard paradigmatique.<sup>5</sup>

En même temps qu'il accueillait la psychologie dans la classification des sciences, le positivisme post-comtien lui donnait un rôle encore plus fondamental, celui d'une discipline destinée à fonder l'ensemble des connaissances. C'est Mach qui est largement responsable de ce tournant. Pour lui, tout ce que nous pouvons savoir du monde nous est donné par nos sensations. Selon le phénoménisme de Mach, la science n'est qu'un ensemble de sensations transformées, selon le principe de l'économie de pensée: il s'agit pour elle de trouver le système le plus simple d'explication des phénomènes, à partir des données des sens. Les théories n'étant que des instruments pour produire des prédictions à partir des expériences sensorielles, toute la connaissance se trouve fondée dans nos sensations. C'est donc à la psychologie qu'il incombe d'analyser cette transformation de notre donné sensoriel en connaissance. Du même coup, il n'y a pas d'autre fondement de la connaissance que la science elle-même, en l'occurrence la psychologie. C'est aussi à la psychologie qu'il incombe de dire le dernier mot sur les questions métaphysiques des relations de l'esprit et du corps, et sur la nature de la réalité. En effet, sur le plan des relations du mental et du physique, Mach renoue avec Berkeley, pour défendre un monisme neutre: il y a un ensemble de données des sens qui ne sont ni mentales ni physiques. Ce qui importe est l'ensemble des relations structurales qui existent entre l'esprit et le corps, qui ne sont en eux-mêmes que des constructions économiques, tout comme le moi. La réalité elle-même est l'invariant de ces structures. En théorie de la connaissance, Mach défend aussi une position strictement naturaliste, inspirée de la théorie de l'évolution: ultimement, nos connaissances, y compris nos connaissances scientifiques sont fondées dans nos capacités naturelles, en sorte qu'il n'y a pas de moyen de fonder la science indépendamment de ce qu'elle nous apprend elle-même de l'origine de ces facultés. Il n'y a donc pas, selon l'empirisme de Mach, de connaissance *a priori*: la raison, la pensée, s'adapte aux faits parce qu'elle est façonnée par les faits eux-mêmes, qui sélectionnent naturellement ce qui nous apparaît rationnel dans les faits.<sup>6</sup> La psychologie, mais aussi la physiologie qui la sous-tend, intervient donc

doublement dans cette version du positivisme naturaliste fin-de-siècle: d'une part comme fondement des sciences sociales et d'une théorie de la culture, et d'autre part comme fondement même du savoir.

Le positivisme de Mill et celui de Mach ont ceci de commun avec le positivisme comtien qu'ils admettent que la science décrit une réalité limitée à la succession régulière des phénomènes, que les lois peuvent prédire. Comme Comte, ils rejettent les abstractions. Mais ils se rattachent beaucoup plus directement que le positivisme comtien à une forme de phénoménisme qui a ses racines chez Berkeley et Hume. Alors que Comte, et avec lui la tradition française en philosophie des sciences, mettra l'accent sur les ruptures et les discontinuités que la science, en particulier par les mathématiques introduit par rapport au sens commun, Mach insiste sur les continuités entre les deux: la physique est l'expérience elle-même, arrangée de manière économique, et les mathématiques elles-mêmes sont l'exemple même de l'économie de pensée. Pour Comte, les faits sont positifs s'ils sont vérifiables par observation et par induction, ce qui n'interdit pas l'existence de faits sociaux, par exemple, alors que pour le positivisme fin de siècle, il n'y a que des faits d'expérience. Tous les autres faits sont des constructions, ou des fictions. Bref, le positivisme de Mach accentue l'aspect *instrumentaliste* de la science, l'idée que la science fabrique, par des hypothèses libres, la réalité, plutôt qu'elle n'est "positivement" donnée ou généralisée à partir du donné. En ce sens, il y a un aspect kantien ou criticiste bien plus accentué chez Mach, en partie responsable de l'appellation que sa doctrine recevra, avec celle d'Avenarius, d'"empirio-criticisme".

## II. Le positivisme viennois et la conception linguistique de l'*a priori*

On sait que les positivistes viennois furent fortement influencés, tout comme Einstein, par l'empirisme radical de Mach. Mais il le furent tout autant par le logicisme de Russell. Or ce dernier était, comme celui de Frege, fondé sur un rejet de l'empirisme millien, et de la doctrine que les philosophes allemands post-kantiens et néo-kantiens avaient pris l'habitude de nommer *psychologisme*. Ce terme fut en effet introduit dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle pour désigner les interprétations de la philosophie transcendantale qui logeaient l'*a priori* kantien dans des facultés de l'esprit, comme celles de Fries et de Beneke.<sup>7</sup> Au moment où, dans la seconde moitié du siècle, les théories naturalistes et empiristes de la connaissance vinrent à occuper le devant de la scène en Allemagne en même

temps que se constituait la psychologie comme science, le terme de “psychologisme” vint à désigner, à la fois chez les adversaires et les défenseurs de ces formes de naturalisme, la doctrine selon laquelle toutes les formes de connaissance, y compris celles qui, comme les mathématiques et la logique, relèvent de l’*a priori*, sont ultimement fondées dans la psychologie humaine. C’est contre ces interprétations psychologiques de la logique que les fondateurs de la nouvelle logique, Russell et Frege, s’insurgèrent. Ils cherchaient, tout comme Husserl, à réhabiliter l’objectivité des jugements mathématiques et logiques, en défendant une forme de platonisme, contre la réduction millienne et machienne de ces jugements à des jugements *a posteriori* et “économiques”. Le positivisme viennois hérita de cet antipsychologisme logique, et de l’idée que la connaissance *a priori* ne pouvait pas se réduire purement et simplement à la connaissance *a posteriori*. En ce sens, ce que l’on allait appeler l’empirisme ou le positivisme *logique* visait à détrôner la psychologie de la place éminente qu’elle occupait dans le positivisme millien et machien. Pour les positivistes du Cercle de Vienne, comme Schlick et Carnap, la relation entre les théories scientifiques et l’expérience ne passe pas directement par des faits psychologiques; elle passe d’abord par des énoncés linguistiques qui font référence à de tels faits, et qui sont vérifiés par des expériences psychologiques élémentaires. Tous les énoncés qui ne sont pas vérifiables en ce sens — les énoncés analytiques — sont le produit de *conventions* linguistiques, et sont vrais en vertu de la signification des termes qu’ils contiennent. C’est ce que l’on a appelé la doctrine linguistique et conventionnaliste de l’*a priori*. Cette doctrine est très distincte de la conception millienne ou machienne de l’*a priori*. Selon celle-ci le contenu des règles de la logique et des propositions mathématiques ne diffère pas foncièrement du contenu des énoncés empiriques basés sur nos sensations, alors que selon celle-là les règles logiques et les propositions mathématiques ne sont pas empiriques: elles dépendent de nos *intentions* de signifier quelque chose par les signes que nous utilisons. Mais de ces intentions, sur lesquelles reposent nos conventions linguistiques, le positivisme viennois n’entend pas donner une analyse psychologique. Ce sont des postulats, qui changent selon que nous changeons notre langage. Mais ces postulats ne disent rien du monde. Il y a ici une différence fondamentale entre le positivisme naturaliste fin-de-siècle et le positivisme viennois: le premier n’établit pas de différence entre les énoncés qui portent sur des faits empiriques et les énoncés qui portent sur des valeurs ou des normes, cognitives ou morales, parce que les valeurs font partie du monde naturel; le second établit une coupure radicale entre l’univers des faits, décrit par la science, et l’univers des valeurs ou des normes, qui n’est pas

un univers de faits et encore moins un univers “naturel”. Les énoncés normatifs, qu’il s’agisse de ceux de la connaissance ou de ceux de l’éthique ne sont pas descriptifs: ils ne parlent pas du monde. La logique, qui porte sur nos normes cognitives, ni l’éthique, qui porte sur nos normes pratiques, ne *dit* rien du monde. C’est l’une des doctrines distinctes du *Tractatus* de Wittgenstein. Et l’une des conséquences de cette doctrine est clairement indiquée par Wittgenstein: “La psychologie n’est pas plus reliée à la philosophie qu’aucune autre science naturelle.”(*Tractatus* 4.1121). Les positivistes viennois reprennent ce slogan à leur compte. La philosophie ne peut pas s’appuyer sur la psychologie, la biologie, ou d’autres sciences naturelles: elle est seulement “analyse du langage de la science”, par des méthodes logiques, qui ne sont pas elles-mêmes réductibles à des méthodes psychologiques.

Cette conclusion peut paraître surprenante, en particulier en ce qui concerne le statut de la psychologie. Car le positivisme n’est-il pas, en général, associé à la conception, que rejetaient les tenants de la spécificité des “sciences morales”, des *Geisteswissenschaften*, selon laquelle il ne doit pas y avoir de différence, de méthode ni de contenu, entre ces sciences et les sciences naturelles ou *Naturwissenschaften* ? La thèse du caractère linguistique de la connaissance défendue par le Cercle de Vienne n’entre-t-elle pas en contradiction avec le naturalisme affiché par le positivisme depuis ses origines, ou tout au moins n’en limite-t-elle pas la portée ? Pour comprendre pourquoi ce n’est pas le cas, il faut faire une distinction entre le contenu des *propositions* d’une discipline donnée et les *justifications* que nous pouvons donner de ces propositions. Le contenu des propositions d’une science est, selon les Viennois soit empirique — quant il s’agit des propositions observationnelles d’une discipline, comme la physique ou la chimie— soit conventionnel, quant il s’agit des énoncés théoriques ou des axiomes qui figurent dans cette discipline, ou des énoncés logiques et mathématiques. En d’autres termes, il n’y a, hormis les propositions analytiques ou “vraies en vertu de leur signification”, que des propositions factuelles ou empiriques dans le langage de la science. En revanche, quant il s’agit des justifications de ces propositions, de leurs relations mutuelles d’implication logique, le contenu des énoncés qui justifient ces propositions n’est pas factuel, puisqu’il relève de règles de signification et de conventions linguistiques. Cette distinction apparaît nettement quand on considère la question du statut des propositions de la psychologie, qu’examine Carl Hempel dans un article qui exprime, à bien des égards, la position “officielle” du Cercle de Vienne à la fin des années 30, “L’analyse logique de la psychologie”.<sup>8</sup> Hempel s’y oppose très clairement, au nom de l’idéal d’unité de la science, à la division des

*Geisteswissenschaften* et des *Naturwissenschaften*. Selon cet idéal, l'unité de la science devrait pouvoir être obtenu en traduisant l'ensemble des énoncés du langage de la science dans le langage de la physique. Hempel soulève le problème de la signification des énoncés psychologiques. Les partisans de la division entre la psychologie et les sciences de la nature soutiennent que la signification des énoncés de la première et la signification des énoncés de la seconde sont foncièrement différents, parce que les premiers ont une signification "intrinsèque". Au contraire Hempel, s'appuyant sur la thèse vérificationniste du Cercle de Vienne, selon laquelle la signification d'une proposition est constituée par sa méthode de vérification, soutient que la signification d'un énoncé psychologique comme "Paul a mal aux dents", qui semble faire référence à des expériences subjectives intrinsèques, peut être complètement exprimée par des énoncés relatifs au comportement de l'individu, comme le fait qu'il fait certains gestes, a telles ou telles réactions physiques, etc. La signification de ces énoncés n'a donc rigoureusement rien d'intrinsèque, ni quoi que ce soit qui fasse référence de manière essentielle à des significations privées, saisies par celui qui éprouve, à la première personne des états mentaux de ce type. Tout énoncé psychologique selon Hempel peut donc être intégralement traduit en une série d'énoncés comportementaux, lesquels peuvent ultimement être traduits en termes physiques:

"Tous les énoncés psychologiques qui ont une signification, c'est-à-dire que sont en principe vérifiables, sont traductibles en des propositions qui n'impliquent pas de concepts psychologiques, mais seulement les concepts de la physique. Les propositions de la psychologie sont par conséquent des propositions physicalistes. La psychologie fait partie intégrante de la physique."

Peu importe ici que cette thèse behavioriste et physicaliste soit correcte ou non. Ce qu'Hempel soutient est que les propositions de la psychologie, si elles sont vérifiables, ont le même *contenu* informatif, ou la même signification, que celles d'énoncés comportementaux, et ultimement physiques. Mais les énoncés qui *justifient* cette équivalence de signification sont des énoncés logiques, qui n'établissent que des relations de signification et d'implication entre les énoncés des deux domaines. C'est en ce sens qu'Hempel peut dire qu'il propose une forme de behaviorisme *logique*, qui "n'offre en aucune manière une théorie appartenant au domaine de la psychologie, mais plutôt une théorie logique au sujet des propositions de la psychologie scientifique." La tâche de la théorie de la connaissance, en tant que théorie de la justification des propositions scientifiques, est donc distincte de la tâche d'une théorie scientifique. Hempel ne propose pas de

justifier les connaissances par une discipline scientifique particulière, comme la psychologie ou la biologie. Il soutient que “l’objet de la philosophie est limité à la forme des énoncés scientifiques, et aux relations déductives entre eux.” Ainsi Hempel peut-il soutenir à la fois que le contenu des propositions psychologiques est le même que celui des propositions de la physique, et répudier une conception strictement naturaliste et psychologue du sens de ces propositions, en même temps que toute tentative pour essayer de résoudre le problème “esprit-corps”, puisque celui-ci est, au regard des traductions d’un langage dans un autre, un “pseudo-problème” métaphysique dont il n’y a pas lieu de s’occuper.

C’est là la position “officielle” du Cercle de Vienne. Mais en réalité, quand on considère les différentes positions que ses membres ont eues, au fil des années, sur le *mind-body problem*, on constate que le physicalisme béhavioriste n’est nullement la seule position qu’ils aient défendue. Schlick dans les années 30 défend une position qui a de fortes affinités avec ce que l’on allait appeler, quelque vingt années plus tard, la théorie de l’*identité* de l’esprit et du cerveau: ce que l’on peut décrire au moyen de concepts psychologiques peut aussi l’être par des concepts purement physiques.<sup>9</sup> En ce sens il ne s’agit pas de “traduire” les énoncés du premier type dans les seconds, mais de les identifier purement et simplement. Les autres membres du Cercle, comme Carnap, ne faisaient pas acte d’allégeance à l’associationisme atomiste ni au behaviorisme, puisque Carnap, dans son *Aufbau*, soutenait que les expériences élémentaires à partir desquelles on peut “reconstruire le monde” ne sont pas des atomes de sensation, mais des états de conscience globaux non analysables, des *Gestalten* au sens de la psychologie de la forme.<sup>10</sup> Carnap considérait, dans

l’*Aufbau*, que la base de réduction du langage de la science pouvait être phénoménaliste, c’est-à-dire partir de ces expériences conscientes totales. Il abandonna plus tard ce point de vue sous l’influence de Neurath, qui recommandait une base physicaliste, et il soutiendra l’équivalence des deux bases empiriques. malgré la proclamation affichée par les membres du Cercle selon laquelle le “mind-body problem” est un pseudo-problème qui peut être réglé sur des bases conventionnelles par le choix approprié du langage de la science, ils ne parvinrent jamais à dissiper totalement ce problème comme problème *métaphysique*.

Il n’entre pas ici dans mon propos de retracer toutes les variations des positivistes logiques sur ce problème.<sup>11</sup> Ce qu’il importe de voir est que malgré la proclamation affichée par les membres du Cercle selon laquelle le “mind-body problem” est un pseudo-problème qui peut être réglé sur des bases

conventionnelles par le choix approprié du langage de la science, ils ne parvinrent jamais à dissiper totalement ce problème comme problème *métaphysique*. Dans une très large mesure, c'est de cette situation qu'a hérité la philosophie analytique post-positiviste quand elle s'est, à partir des années 60, intéressée à nouveau à cette question, et que la philosophie du langage s'est trouvée détrônée, au sein de cette tradition, par la philosophie de l'esprit. Si l'on contemple, à près d'une cinquantaine d'années de distance, la situation contemporaine dans ce dernier domaine avec celle qui avait cours dans les années 40, à l'époque où le positivisme logique triompha aux Etats-Unis, on doit constater que la question métaphysique du *mind-body problem* n'a nullement été réglée, et que dans la mesure où le statut de la psychologie comme science en dépend, ce statut n'est pas plus assuré qu'il ne pouvait l'être à l'époque du positivisme de Mach.

### III. *Déterminisme ou probabilisme en psychologie?*

Non seulement cette question n'est pas réglée, mais on peut dire que l'on est revenu, sous des formes distinctes, mais finalement assez voisines, à une forme de naturalisme proche de celui que Mach défendait. Rappelons-nous en effet que Mach et les psychologues associationnistes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle défendaient l'idée que la psychologie est la science première, et qu'elle doit, éventuellement réduite à la biologie, fonder la connaissance. Or c'est en fait exactement à cette idée qu'est revenue la tradition américaine issue du positivisme viennois. Quine, dans les années 50, a critiqué l'idée carnapienne selon laquelle on peut fournir une justification du langage de la science en termes purement logiques. Il a rejeté l'idée selon laquelle on pourrait distinguer, au sein de ce langage, des énoncés purement analytiques ou vrais en vertu de leur signification, et des énoncés synthétiques ou empiriques. Il s'ensuit, selon Quine<sup>12</sup>, qu'il n'y a pas de limite nette entre les énoncés "factuels" et les énoncés qui sont vrais en vertu de conventions linguistiques. Abandonnez l'idée qu'on puisse décrire les relations entre les énoncés scientifiques en termes purement logiques et en termes d'équivalence de signification, et vous abandonnez par là même tout le conventionnalisme qui était au centre de la conception viennoise, en même temps que l'idée selon laquelle la théorie de la connaissance peut être reformulée en termes sémantiques, isolables des relations que les mots ont avec les choses et la nature. Abandonnez, comme Quine, l'idée que les rapports de signification sont déterminés, et acceptez l'idée que la signification est foncièrement indéterminée (

comme l'affirme la célèbre thèse de l'"indétermination de la traduction") et vous devrez aussi renoncer à tout idéal de *traduction* des énoncés psychologiques en termes physicalistes. Pour Quine, ce n'est pas le physicalisme qui est faux, mais la conception selon laquelle le *langage* physicaliste— ou à vrai dire n'importe quel autre langage— pourrait être la base de la traduction des énoncés des sciences "spéciales" comme la biologie ou la psychologie. L'une des implications de la thèse de l'indétermination de la traduction est que si la traduction *linguistique* est indéterminée, la traduction des énoncés *mentalistes* ou *intentionnels* l'est aussi. S'il n'est pas possible de corrélérer systématiquement un énoncé psychologique intentionnel formulé dans le vocabulaire des "attitudes propositionnelles" en termes de contenus mentaux avec des énoncés portant sur le comportement ou sur la physiologie des organismes, alors il n'est pas possible non plus de traduire les énoncés du premier type dans les seconds. En ce sens la psychologie— du moins la psychologie mentaliste— ne peut pas être une science. Elle n'est, selon les termes de Quine, qu'un "idiome dramatique" utile dans la vie quotidienne mais voué à être purement heuristique. Seules la psychologie behavioriste et la neurophysiologie peuvent être des sciences.

C'est en un sens ce que le "monisme anomal" du disciple de Quine, Davidson, soutient: il n'y a pas de lois psychologiques, ni de lois psychophysiques strictes, c'est-à-dire de lois psychologiques ou psychophysiques déterministes, bien qu'au niveau ontologique (celui de la réalité même des phénomènes, et non pas celui de leur explication ou de leurs descriptions) les événements mentaux soient identiques à des événements physiques.<sup>13</sup> Seule la physique peut viser un tel idéal (même si, pour des raisons bien connues, elle ne peut l'atteindre).<sup>14</sup> Mais il y a deux manières d'interpréter cette situation. L'une va clairement dans le sens d'un naturalisme matérialiste radical: la psychologie, comme psychologie intentionnelle, n'existe pas, et elle doit être éliminée, remplacée par les neurosciences (c'est une forme de ce que l'on appelle souvent un "éliminativisme"). Ce que Quine appelle l'épistémologie "naturalisée" consiste simplement à nier tout problème de fondation de la connaissance, et à réduire celle-ci à des relations causales entre un organisme et son environnement, étudiées par la biologie, la psychologie behavioriste et les neurosciences. L'autre manière d'interpréter la situation décrite par Quine et Davidson consiste à admettre que même si la psychologie n'est pas réductible à la physique, elle formule néanmoins des lois psychologiques et des lois psycho-physiques qui sans être strictes ni déterministes, sont néanmoins des lois *statistiques* et *ceteris paribus*. En ce sens, la psychologie peut être une science, bien qu'elle ne le soit pas au même sens que la physique. Davidson admet en outre que

les généralisations psychologiques, bien qu'elles soient causales au sens où les raisons des agents sont des cause de leur comportement, ne valent jamais que *relativement* à des hypothèses de rationalité d'arrière plan, selon lesquelles les agents sont rationnels, et visent à satisfaire certaines normes minimales de rationalité. En ce sens, la psychologie, comme les autres sciences humaines, doit contenir des éléments *interprétatifs*, qui ne laissent pas réduire à des généralisations *nomiques*.

C'est une position que l'on peut, à bien des égards, considérer comme intermédiaire entre la thèse millienne du positivisme fin-de-siècle, selon laquelle la psychologie a des lois statistiques et des généralités *ceteris paribus*, et la position diltheyienne selon laquelle la forme de compréhension qu'impliquent les phénomènes psychologiques sera toujours radicalement différente du type d'explications causales que l'on trouve en sciences de la nature. Je voudrais suggérer que cette ligne de pensée, qui n'est pas réductionniste, a toujours existé au sein de la tradition positiviste elle-même. Même si Comte lui-même exprimait ses doutes quant à la psychologie comme science du sens intime et la psychologie comme science, il le faisait au nom d'une attitude qui en général refuse de réduire les phénomènes humains et sociaux à des phénomènes naturels. Mill, qui entrevoyait le caractère statistique des généralisations psychologiques, entendait par là tempérer le déterminisme que la jeune science de la psychologie revendiquait à ses débuts. Il est intéressant de constater, pour finir, que même au sein de la psychologie américaine béhavioriste, dont se réclamaient nombre de membres du Cercle de Vienne émigrés aux USA dans les années 40, certains auteurs résistaient à la forme de déterminisme qui régnait alors dans cette discipline.

L'une des figures les plus intéressantes, et injustement oubliées, de cette histoire est le psychologue hongrois, qui commença sa carrière à Vienne, et émigré aux USA, Egon Brunswik (1903-1955). Dans un étude très intéressante sur Brunswik, l'historien de la psychologie Gigerenzer a montré que son oeuvre a été négligée parce que la psychologie expérimentale imposait son paradigme contre la psychologie "corrélacionnelle".<sup>15</sup> Le premier type de psychologie visait à formuler des lois déterministes des organismes. Le second type visait à établir des corrélations probabilistes— principalement dans la perception— entre les organismes et leur environnement. Selon Brunswik, c'est l'organisme dans son environnement, et non pas simplement dans les conditions du laboratoire, qui doit être le sujet de la psychologie. Le darwinisme sert de base à cette hypothèse. Les corrélations en question sont celles que peut établir les statistiques dans le style de Karl Pearson: ce sont des corrélations fréquentielles. Un organisme qui perçoit son environnement vient en contact avec celui-ci par l'intermédiaire d'indications (*cues*)

qui sont ambiguës et incertaines. Les relations statistiques entre l'organisme et l'environnement sont des relations écologiques qui établissent des validités de "texture" transitoires. Il est clair que dans de telles conditions, selon cette doctrine que Brunswik appelait le "fonctionnalisme statistique", la psychologie ne peut formuler de "lois strictes". Ce modèle était rejeté du vivant de Brunswik, mais il le défendit envers et contre tous au sein de la communauté de l'Encyclopedia of Unified Science, qui était l'héritière des idées viennoises.

Si tout ceci est correct, les débats qui ont eu lieu au sein du courant positiviste sont bien plus complexes qu'on ne les présente couramment, en particulier quand on se contente d'opposer les sciences humaines "interprétatives" aux sciences naturelles explicatives. Non seulement il est possible d'admettre, qu'au sein de l'idéal d'explication par des lois que toute science digne de ce nom doit maintenir, il y a place pour des éléments qui relèvent de l'interprétation, et place pour des formes d'explications qui ne sont pas strictement déterministes, mais statistiques et probabilistes, mais aussi au sein des disciplines interprétatives il y a des éléments qui relèvent de l'explication.

On trouverait, au sein du courant positiviste, bien des idées, en économie et en sociologie en particulier, qui vont dans le même sens du rejet d'une forme de déterminisme et de réduction des sciences sociales aux sciences de la nature *sans* succomber à une forme de dualisme radical entre les *Geisteswissenschaften* et les *Naturwissenschaften*. Le sociologue Raymond Boudon, a, à mon sens, fort bien décrit cette situation en ce qui concerne la sociologie:

"L'origine des confusions qui caractérisent les querelles répétées qui s'instaurent au sein du positivisme n'est... pas très difficile à identifier. Les dualistes oublient que les sciences humaines et sociologie en particulier se posent des questions relevant non seulement de l'interprétation, mais aussi de l'explication. Les monistes commettent l'erreur symétrique: ils oublient que les sciences humaines se posent aussi des questions d'interprétation. Une fois qu'on a perçu ce point et compris que dualistes et monistes commettent l'hérésie classique de la métonymie, on peut écarter certaines pages d'une "épistémologie bien inutile."<sup>16</sup>

## NOTES

<sup>1</sup> Voir en particulier I. Hacking, *The Taling of chance* Cambridge University Pres 1991, et G.Gigerenzer et alii, *The Probabilistic Revolution*, 2 vols, Cambridge Mass, MIT Press, 1987.

<sup>2</sup> Hacking, *op cit*, qui cite le passage ci-dessus, commente: “Comte est la figure la plus ironique de toute mon histoire, parce qu’il comprenait ce qui se passait mieux que quiconque, et le détestait” (p.145)

<sup>3</sup> *Système de Logique*, II, . cf. sur l’usage des statistiques dans les sciences morales chez Mill Fred Wilson, “Mill on Psychology and the moral sciences”, in J. Skorupski, ed. *The Cambridge Companion to Mill*, Cambridge, Cambridge university Press, 1997, 203-254.

<sup>4</sup> *Système de Logique*, tr. fr. Peisse,

<sup>5</sup> Sur toute cette histoire, cf. Hacking, *op.cit.* et Gigerenzer et alii, *op cit.*

<sup>6</sup> cf. *Erkenntnis und Irrttum* , tr. fr. ch. X (“Adaptation des pensées aux faits et des pensées entre elles”).

<sup>7</sup> cf. M. Kusch, *Psychologism*, Routledge, London, 1995, et mon ouvrage *Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard 1996, ch.1. Voir aussi mon compte rendu du livre de Kusch, “The Psychologists return”, à paraître in *Synthese*, et le numéro de la *Revue Philosophique*, “Psychologismes?” que j’ai dirigé (2, 1997)

<sup>8</sup> C.J. Hempel “L’analyse logique de la psychologie”, in *Actes du colloque de philosophie scientifique*, Paris, Herman, 1935. Cet article, lu au congrès de Paris de 1935 où s’exprimèrent la plupart des ténors du Cercle, a été traduit en anglais dans H. Feigl & W. Sellars, eds, *Readings in Philosophical Analysis*, Appleton Century Crofts, New York, 1952.

<sup>9</sup> cf. J. Skorupski, *English Language Philosophy*, Oxford, Oxford university Press, 1993, p.191.

<sup>10</sup> Carnap, *Der Logische Aufbau der Welt*, , Weltkreis Verlag, Berlin, 1928

<sup>11</sup> sur ces variations, cf. les analyses de H. Feigl dans son recueil d’essais, qui portent presque tous sur cette question, *Inquiries and Provocations*, Dordrecht, Reidel, 1979.

<sup>12</sup> Je décris ce tournant dans *Philosophie et psychologie* , *op.cit.* ch. 1.

<sup>13</sup> cf. D. Davidson, “Mental events”, in *Essays on Actions and Events*, Oxford, Oxford University Press, 1980, tr.fr. *Actions et événements*, Paris, PUF, 1993

<sup>14</sup> Quine a lui même accepté le monisme anomal dans sa *Pursuit of Truth* , Harvard 1990, tr. fr. *La poursuite de la vérité* , Paris, Seuil, 1993.

<sup>15</sup> cf. G. Gigerenzer, “Survival of the fittest probabilist: Brunswik, Thurstone, and the two disciplines of psychoogy”, in Gigerenzer et alii, *op.cit.* vol. 2, ch. 3

<sup>16</sup> Raymond Boudon, “ Peut-on être positiviste aujourd’hui?” in C.H. Cuin, ed. *Durkheim, d’un siècle à l’autre* Paris, PUF 1997, p.284.